

Les chiffres des écoles

Marie Labrecque

Numéro 169 (4), 2018

Formation de l'acteur et de l'actrice

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89446ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2018). Les chiffres des écoles. *Jeu*, (169), 46–49.

LES CHIFFRES DES ÉCOLES

Marie Labrecque

Comment se comparent, sur le plan statistique, les programmes d'interprétation des six grandes écoles de théâtre québécoises? *Jeu* les a sondées pour tenter de voir ce qui les unit et ce qui les différencie, de la quantité d'auditions au nombre de diplômés, en passant par la durée de la formation.

Le même questionnaire a été soumis à toutes les institutions. Nous avons ensuite compilé les réponses fournies par leurs représentants respectifs: Julie Loyer, responsable des communications au Collège Lionel-Groulx, Michel Rafie, directeur des communications et du marketing à l'École nationale de théâtre du Canada (ÉNT), Jacques Leblanc, directeur du Conservatoire d'art dramatique de Québec (CADQ), Benoît Dagenais, directeur du Conservatoire d'art dramatique de Montréal (CADM), Luce Pelletier, coordonnatrice à l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe, et Yves Jubinville, directeur de l'École supérieure de théâtre (ÉTS) de l'UQAM. Le portrait ainsi esquissé dépend donc de la complétude de leurs réponses.

LA SÉLECTION

Presque toutes les écoles convoquent à une première audition la totalité des candidats et des candidates qui cognent à leur porte. À l'ÉNT, 150 des 175 postulants en interprétation ont été jaugés en 2018 lors d'une première étape, qui s'appuyait non seulement sur une scène à jouer (à 40%), mais aussi sur une entrevue (35%) et un questionnaire sondant leurs connaissances théâtrales (25%). Les 20 places disponibles dans le programme sont attribuées après une seconde audition.

Les deux Conservatoires d'art dramatique peuvent évaluer chacun jusqu'à 300 candidats potentiels par an. Celui de Québec en retient d'abord une quarantaine qui feront trois jours de stage, puis départage ses 12 étudiants grâce à une deuxième audition. Celui de Montréal

en choisit entre 10 et 12 par un processus en trois étapes, dont la dernière comprend un stage et une troisième audition. L'ÉNT accueille un nombre similaire d'étudiants dans sa section française d'interprétation, retenus parmi «plusieurs centaines» d'aspirants et d'aspirantes. Moins de la moitié de ceux-ci sont conviés à une seconde audition, puis une trentaine d'entre eux ont l'occasion de se démarquer en participant à un stage de cinq jours.

Les statistiques fournies par l'École de théâtre professionnel du Collège Lionel-Groulx laissent voir que la quantité d'admissions-contingentée par le nombre «de locaux et d'heures de classe disponibles ainsi que par le financement du programme»—a varié au cours des dernières années. En 2018,

L'audition

L'École supérieure de théâtre recrute de nouveaux talents



UQÀM | École supérieure de théâtre

Hamelin de Juan Mayorga, mis en scène par Eric Jean, production dirigée des finissants en jeu, en scénographie et en études théâtrales de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.
© Patrice Tremblay

51 des 200 demandeurs ont été reçus, après avoir réussi deux auditions ayant lieu le même jour. Mais ce sont plutôt 30 étudiants qui ont débuté la formation. Pour aboutir à ce nombre, l'école accepte plus de postulants, « sachant par expérience que plusieurs se désisteront ». (Le résultat, suppose-t-on, du fait que certains jeunes s'inscrivent à plusieurs endroits, une hypothèse qui ne peut toutefois être confirmée par l'institution.) D'ailleurs, l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe garde en réserve, sur une liste d'attente, tous les candidats ayant obtenu la note de passage à l'issue de leur seconde audition. Les quelque 300 candidatures annuelles y sont réduites au final à une cohorte composée de 24 à 30 étudiants, parmi lesquels 12 jeunes qui ne disposent pas de leur Diplôme d'études collégiales (DEC), souvent frais émoulus du secondaire.

LA FORMATION

Dans les six écoles, la formation théâtrale est étalée sur trois années. Cependant, dans les deux cégeps, elle s'étire à quatre ans pour celles et ceux qui n'ont pas complété les cours de formation générale requis. À Lionel-Groulx, le programme se décline en 41 cours et 2955 heures. À Saint-Hyacinthe, on recense 34 cours pour 2325 heures—sans compter les séances d'encadrement offertes par les professeurs.

Le conservatoire montréalais donne 58 cours en 4300 heures, une statistique qui inclut le temps de « travail personnel demandé aux élèves ». (Sur son site internet, on parle plutôt de 3000 heures d'enseignement théorique et pratique.) Son pendant de la Vieille Capitale offre, pour sa part, 31 cours pour 2640 heures de formation.

À l'UQAM, l'obtention du baccalauréat en art dramatique se fait « normalement » en 30 leçons et représente 1350 heures « de cours, d'ateliers, de répétitions, de recherche et de travaux ». Quant à l'ÉNT, elle préfère ne pas chiffrer la quantité d'heures et de cours de son programme, arguant que le nombre « diffère d'un artiste à un autre, selon le besoin de chacun ».

TAUX DE DIPLOMATION

Les trois établissements spécialisés produisent tous entre 10 et 12 diplômés chaque année, soit la quasi-totalité de leur groupe de départ. Si l'on en croit ces institutions, les échecs sont rares et le renvoi, un recours utilisé avec beaucoup de parcimonie. Seulement « pour des raisons exceptionnelles », affirme-



L'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe produit entre 10 et 14 diplômés par promotion. *Ivresse* de Falk Richter, spectacle des finissants mis en scène par Mario Borges en mai 2017. © Marie-Andrée Lemire

t-on succinctement à l'ÉNT. Les deux conservatoires revendiquent un pourcentage de 98 % d'étudiants qui terminent leur formation. Les exclusions se font à la fin de la première année ou à chaque fin de session en deuxième année et se comptent sur les doigts d'une main : respectivement trois (Montréal) et quatre (Québec) dans les six dernières années.

L'UQAM, qui dit n'expulser aucun étudiant en cours de route, décerne entre 17 et 20 diplômés en jeu par promotion. Avec seulement une à trois personnes par cohorte qui abandonnent le programme, « le taux de rétention est très élevé par rapport à la norme », assure le directeur de l'ÉST, Yves Jubinville.

Si les deux écoles au niveau collégial acceptent davantage d'espoirs au départ, elles semblent,

en revanche, connaître une réduction plus marquée de leur cohorte au fil de leur programme de jeu. En examinant le tableau fourni par l'École de théâtre professionnel du Collège Lionel-Groulx, on constate que les cinq dernières cuvées (de 2014 à 2018) comportaient entre 14 et 16 finissants, ce qui correspond environ à la moitié ou aux deux tiers des étudiants qui avaient amorcé la formation (sans que l'on sache s'il s'agit ici d'échecs ou d'abandons). La porte-parole de l'établissement affirme que « comme dans tous les programmes collégiaux, il n'y a pas de renvoi » et que l'étudiant qui échoue à un cours peut le reprendre une ou plusieurs fois afin de poursuivre sa formation.

L'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe produit entre 10 et 14 diplômés par promotion. Si un problème de comportement peut conduire un étudiant

à l'expulsion ou « à prendre une année sabbatique en tout temps – mais rarement en dernière année », les étudiants sont évalués au terme du quatrième trimestre (soit au bout de la première ou de la deuxième année, selon leur profil). Et le couperet tombe sur ceux « qui n'ont pas atteint les objectifs et qui ne sont pas aptes à poursuivre le programme, explique la coordonnatrice, Luce Pelletier. Certains abandonnent de leur propre chef, se rendant rapidement compte de l'énorme effort requis dans cette formation. » D'après les chiffres fournis par l'enseignante, qui remontent jusqu'à 2006, le nombre d'étudiants et d'étudiantes en jeu est presque réduit de moitié au bout de cette période chaque année. L'abandon serait fréquent, notamment, chez les élèves en « année préparatoire », ces jeunes qui entrent sans DEC préalable et complètent le programme grâce à une année supplémentaire. Au bout



Après leurs études, les diplômés travaillent au théâtre, mais aussi dans le domaine du cinéma et de la télévision. Une étudiante en interprétation lors d'un cours de doublage et narration à l'École nationale de théâtre. © ÉNT

de ces deux ans de développement, s'ils ne peuvent poursuivre leur formation en jeu, ils obtiennent plutôt un DEC préuniversitaire en art et lettres-théâtre, grâce à un arrimage avec ce dernier département.

APRÈS LE DIPLÔME

Combien de finissants et de finissantes en interprétation exercent leur métier, une fois leur diplôme en poche? Existe-t-il des disparités sur ce plan entre les diverses institutions? C'est la grande inconnue. L'ÉNT fait état d'un taux de 97% de ses diplômés qui obtiennent des contrats professionnels dans leur domaine dès la fin de leur formation. Mais cette proportion inclut tous leurs programmes, pas seulement celui en jeu. À l'UQAM, le directeur de l'ÉST, Yves Jubinville, estime, «sans aucune statistique à l'appui, qu'environ les deux tiers de [ceux qui y sont] formés en interprétation vont se tracer un chemin dans l'univers des arts vivants, du cinéma et de la télévision». À l'instar de son collègue de l'UQAM, Luce Pelletier rappelle que la formation en jeu peut déboucher sur plusieurs parcours. «Nous

avons beaucoup d'étudiants qui viennent de régions éloignées et qui retournent dans leur patelin pour y faire un peu de tout ce qui touche au théâtre de près ou de loin», note-t-elle.

Les autres écoles de théâtre affirment ne pas compiler ces données (Lionel-Groulx) ou fournissent des appréciations vagues («la plupart» des finissants des deux conservatoires travaillent et trouvent un agent).

Enfin, certaines institutions sont plus catégoriques en ce qui concerne la représentation de leurs diplômés par un agent. «Pratiquement la totalité» des finissants de l'UQAM sont recrutés par des agences. Et «tous» les diplômés en interprétation décrochent un agent à leur sortie du programme de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe.

Quel que soit le parcours choisi, il reste que le métier de comédien est l'un de ces domaines où le cliché «beaucoup d'appelés, peu d'élus» s'applique. Un secteur où la formation, aussi poussée soit-elle, ne peut offrir l'entière garantie d'une carrière... ●

Bachelière en communications de l'UQAM, **Marie Labrecque** est une journaliste et rédactrice indépendante. Elle couvre l'actualité théâtrale depuis 2004 pour le quotidien *Le Devoir*, après avoir occupé une fonction semblable durant plusieurs années à l'hebdomadaire *Voir*.